



MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST. - PÉTERSBOURG.

TOME IV.

LIVRAISONS 5 ET 6.

ST. - PÉTERSBOURG, 1863.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

a St.-Pétersbourg à Riga à Leipzig
MM. Eggers et C^{ie}, M. Samuel Schmidt, M. Léopold Voss.

Prix: 45 Kop. = 15 Ngr.



23 Août
4 Septembre 1861.

**Rapport sur le Dictionnaire japonais-russe
de M. Gochkiévitch, par M. Léon de
Rosny.**

NB. Le présent Rapport est précisément celui dont il a été question dans le Bulletin de l'Académie, t. IV, p. 325, et qui avait été donné seulement en abrégé dans le Comptes-Rendu du concours Démidof, pour 1857, p. 8. Parvenu au Secrétariat de l'Académie au mois d'août de l'année 1861, par suite de circonstances tout-à-fait indépendantes de la volonté de l'auteur, il eût été fâcheux qu'il ne vît pas le jour dans le pays auquel il était destiné. Les justes réclamations de M. L. de Rosny nous ont donc décidé à communiquer au public russe les intéressantes remarques du savant français.

Vous m'avez fait l'honneur de soumettre à mon humble appréciation le volume que M. Gochkiévitch vient de publier sous le titre de *Японско-Русскій Словарь*, avec l'aide du Japonais Tatsibana - no Kô - saï. Bien que mon peu de connaissance de la langue russe m'ait rendu cette tâche difficile, j'espère cependant avoir répondu dans la mesure de mes forces à la confiance de votre illustre compagnie, sinon en lui présentant un examen détaillé de l'ouvrage entier, du moins en mettant sous ses yeux quelques remarques suffisantes pour lui en faire apprécier la valeur et la portée.

Depuis longtemps la publication d'un dictionnaire japonais était vivement désirée. La littérature du Nippon, malgré son inappréciable richesse et les tentatives d'interprétation de ses monuments maintefois réitérées par les orientalistes de la première moitié de notre siècle, était restée jusque dans ces derniers temps absolument lettre close. Cette lacune infiniment regrettable dans nos connaissances ne pouvait être remplie qu'après avoir satisfait à trois conditions préalables: 1° acquérir l'intelligence de l'écriture japonaise, l'une des plus compliquées et des plus difficiles du monde; 2° composer une grammaire basée sur les principes fondamentaux de la langue; 3° composer un dictionnaire assez complet pour permettre de comprendre le sens de tous les mots généralement répandus dans les textes. Or, à l'époque où Klaproth et Abel-Rémusat tentèrent sans succès de traduire quelques fragments japonais, toutes ces ressources manquaient absolument. L'habileté de ces deux célèbres orientalistes vint donc se briser devant des obstacles matériels, que la science n'avait pas encore les moyens de surmonter.

Les seuls secours que l'on possédât alors, pour l'étude de la langue japonaise, se réduisaient aux travaux des PP. jésuites qui avaient séjourné plus ou moins longtemps dans l'île de Nippon, pour en baptiser les habitants. Malheureusement ces zélés apôtres de l'évangile étaient loin d'égaliser en mérite leurs confrères de Chine, et les ouvrages qu'ils produisirent ne purent répondre à ce qu'on attendait d'eux. Le père Melchior Oyanguren de Santa Inez, auteur d'une grammaire japonaise en espagnol, ne crut pas devoir

s'occuper de l'écriture japonaise, parce que cette écriture était, selon lui, un artifice du démon, ayant pour objet d'augmenter les peines des ministres du saint évangile (*conciliabulo de los demonios para dar mayor molestia a los ministros del santo evangelio*). Les pères Rodriguez, Collado et autres auteurs de grammaires japonaises, publiées au siècle précédent, n'en avaient pas dit beaucoup plus. L'écriture japonaise, avec toute sa complexité, demeurait donc à l'état de problème à résoudre. — Quant à la grammaire proprement dite, elle n'était guère mieux enseignée. Les révérends pères, d'ailleurs assez souvent en désaccord les uns avec les autres, nous montraient une langue dans laquelle il fallait admettre des pronoms de la première personne parfaitement semblables à ceux de la seconde, et les pronoms de la troisième semblables à ceux de la deuxième, sans l'être de la première (!); des génitifs, formés comme les nominatifs, et des nominatifs comme les accusatifs, dans une seule et même déclinaison; des conjugaisons d'une longueur désespérante, avec des formes infinies, et, pour me servir des expressions de G. de Humboldt, tout un étalage de géronatifs, de supins et de particules, qui devaient disparaître devant une méthode adaptée au vrai génie de la langue, et, pour couronner l'oeuvre, des radicaux ne signifiant rien (!!).

En 1825, la Société asiatique de Paris, pour le louable but de faciliter l'étude de la langue japonaise, fit paraître une traduction de l'abrégé de grammaire composé par le P. Rodriguez. Le nombre prodigieux de fautes que renferme cette traduction ne fut pas de nature à diminuer les imperfections de l'original.

Aussi la science n'y gagna absolument rien, et les textes japonais demeurèrent inintelligibles comme par le passé.

La troisième condition pour comprendre les livres japonais n'était guère mieux remplie : il fallait un dictionnaire. On connaissait, il est vrai, sur les rayons d'un petit nombre d'amateurs privilégiés, quelques vocabulaires composés par les auteurs espagnols et portugais des grammaires mentionnées ci-dessus ; mais ces vocabulaires ne répondaient pas davantage aux besoins des orientalistes. Ils avaient été composés surtout pour confesser, et manquaient des caractères, sans lesquels une foule de mots japonais ne sauraient être reconnus. Les missionnaires qui s'en servaient y avaient joint sans doute les signes originaux, sur les marges ou sur des feuillets intercalés, sans quoi ils n'auraient pu en faire usage eux-mêmes. Or, comme ces additions manuscrites manquaient, les vocabulaires en question n'étaient que d'un médiocre secours. La preuve en fut qu'ils ne permirent ni à Klaproth, ni à Rémusat, ni à aucun autre orientaliste du même temps, d'expliquer convenablement *une seule phrase japonaise*.

Aux prises avec de telles difficultés, l'étude de la langue japonaise fut abandonnée, et dix années s'écoulèrent avant que personne tentât de l'entreprendre de nouveau.

La reproduction en Europe du *Syo-gen-zi-kô*, grand dictionnaire japonais-chinois, lithographié par Ko-Tching-Tchang, aux frais et sous la direction de M. von Siebold, en mettant dans toutes les mains un instrument de travail aussi riche que précieux, fut le signal d'une ère nouvelle. Bien que ce grand lexique ne

renfermât aucune explication européenne, et malgré le classement de ses mots, disposés, non suivant l'ordre alphabétique, mais suivant un ordre de matières des plus incommode, les sinologues comprirent qu'avec ce secours, l'étude du japonais, à l'aide du chinois, avait cessé d'être impossible. Cette étude fut donc laborieusement entreprise, et successivement plusieurs travaux, composés d'après une méthode nouvelle, vinrent ouvrir une voie où peuvent désormais s'engager sûrement les orientalistes désireux d'entreprendre l'exploration du vaste domaine de la littérature japonaise. L'ouvrage de M. Gochkiévitch est de ce nombre.

Le principal mérite de l'auteur, — et celui-là seul suffirait pour lui obtenir les sympathies de la science et mériter les suffrages de votre illustre compagnie — est d'avoir compris le rôle capital que joue l'élément chinois dans l'idiome japonais. La langue des insulaires du Nippon ne présente *quant au fond* aucune ressemblance avec la langue du Céleste-Empire; mais une foule de mots chinois s'y est introduite et y figure à-peu-près au même titre que l'arabe dans l'hindoustani ou dans le persan moderne. M. Gochkiévitch a donné, par le moyen de la lithographie, les signes idéographiques qui représentent ces mots chinois et empêchent qu'ils ne soient confondus avec des homophones. Il eût peut-être été à désirer que l'auteur donnât également les signes chinois correspondant aux mots purement japonais, car leur présence est, dans bien des cas, de nature à aplanir les difficultés que présente l'interprétation des textes. Toutefois faut-il avouer qu'un dictionnaire japonais, tel qu'on pourrait le désirer, serait d'une étendue exorbitante, et

que les dépenses considérables qu'entraînerait l'usage fréquent de caractères idéographiques en rendraient la publication excessivement onéreuse. L'index chinois-japonais qui termine le volume supplée dans certains cas à cette lacune.

M. Gochkiévitch a placé en tête de son Dictionnaire une Préface étendue, dans laquelle il présente quelques considérations sur le caractère de la langue japonaise et sur les ouvrages publiés avant lui pour en faciliter l'étude. Ce qu'il rapporte des différentes écritures japonaises y est dit avec clarté. L'auteur n'a pas eu l'intention d'y réunir tout ce qu'il faut pour apprendre à lire l'écriture japonaise, dont les difficultés sont, comme l'on sait, très-considérables; il n'a pas voulu non plus présenter un tableau complet du syllabaire dit *fira-kana*, dans lequel on emploie, suivant l'expression même de M. Gochkiévitch, des signes chinois abrégés jusqu'à l'impossible (сокращенные до нельзя) et d'innombrables ligatures. Son intention a été de donner une idée générale du système, comme il convenait de le faire en tête d'un travail lexicographique: il y a parfaitement réussi.

Les remarques sur la prononciation japonaise demanderaient peut-être quelques légères rectifications. Les syllabes *ti* et *tou* ne manquent pas précisément au Nippon, et dans certaines parties de l'archipel les caractères ㄗ *tsi* et ㄗ *tsou* n'ont pas d'autre prononciation. A la fin des mots, cette dernière syllabe sonne souvent comme un *t* ordinaire. La lettre *l* existe dans l'île de Kiou-Siou, ou du moins le son de l'*r* s'y rapproche de très près de la première de ces deux sémi-voyelles. La syllabe *sou* se prononce souvent comme

s, notamment à la fin des mots, ou dans des cas analogues à la contraction euphonique du *J lam* arabe, devant les consonnes dites *solaires*; mais la prononciation de cette lettre comme *сы* m'est absolument inconnue.

Le Dictionnaire japonais-russe de M. Gochkiévitch renferme approximativement 18,000 mots. Ce n'est assurément pas à beaucoup près le matériel nécessaire pour l'intelligence de toutes les branches de la littérature japonaise; c'est cependant assez pour mériter l'attention de la science et pour distinguer ce volume des essais de lexicographie antérieurement publiés. Le vocabulaire de M. Medhurst, avec lequel plus d'un orientaliste a cherché en vain à expliquer de petites phrases, ne renfermait que 6500 mots. Les vocabulaires des PP. de la Compagnie de Jésus étaient plus considérables, mais — ainsi qu'il a déjà été dit plus haut — tels qu'ils sont parvenus à nous, ils n'offrent qu'un très-médiocre secours pour l'interprétation des textes.

Après avoir pris une idée générale du Dictionnaire de M. Gochkiévitch, j'ai porté mon attention sur plusieurs branches de la lexicographie qui, lorsqu'il s'agit du Japon surtout, me paraissent d'une importance incontestable, — notamment le vocabulaire de l'histoire naturelle et le vocabulaire de la langue bouddhique.

L'histoire naturelle — principalement la botanique — a préoccupé avec raison M. Gochkiévitch, et son ouvrage renferme une série assez étendue de mots relatifs à cette science, de noms systématiques surtout, à côté desquels a été jointe la synonymie latine

ou européenne. Il faut regretter toutefois que, pour la botanique, le savant orientaliste n'ait guère eu recours qu'à la *Flora japonica* de M. von Siebold, ouvrage remarquable à plus d'un titre, mais qui n'a pas été achevé, et dans lequel l'élément linguistique n'occupe qu'une place fort étroite. A l'aide des herbiers japonais que nous possédons, avec les dénominations indigènes, on parvient à établir la plupart des synonymies de noms de plante mentionnés dans les livres, et cela surtout si l'on se sert du vocabulaire japonais intitulé *Bouts-bin-syok-meï*. Cet utile petit volume renferme environ 2500 synonymies chinoises et japonaises de noms d'histoire naturelle, et m'a généralement été très précieux pour mes études. Il existe d'autres livres du même genre, peut-être même des catalogues plus étendus et plus explicites, mais je ne crois pas qu'il en soit parvenu jusqu'à présent d'exemplaires dans les grandes bibliothèques de l'Europe.

La langue bouddhique japonaise ne présente pas moins d'intérêt pour les orientalistes; mais, avec le peu de ressources que nous possédons, il est bien difficile d'en donner un vocabulaire, même très-incomplet. Il est à regretter toutefois que M. Gochkiévitch n'ait pas cru devoir mentionner dans son Dictionnaire les exemples de ce genre que renferme le *Syo-gen-zi-kó*, grand lexique japonais, dont il a fait un fréquent usage en maintes autres circonstances. L'insertion d'un vocabulaire bouddhique dans un dictionnaire japonais européen est d'autant plus désirable, qu'il est aujourd'hui hors de doute que le Japon nous fournira de précieux matériaux pour l'explication des dogmes du grand réformateur indien et pour l'intelligence de la littéra-

ture qui s'y rattache. Le bouddhisme a été introduit au Japon par la Corée, ce qui revient à dire par la Chine. Il ne faut cependant pas en conclure que la littérature bouddhique du Japon ne se compose que d'un nombre plus ou moins considérable d'ouvrages tels que ceux qui pullulent en Chine dans toutes les bonzeries. Une foule de livres indiens et chinois, conservés dans les couvents japonais, sont à coup sûr introuvables aujourd'hui au Céleste-Empire et au Tibet, et il est à peu près hors de doute qu'il existe une littérature bouddhique purement japonaise d'origine, ce qui n'est pas sans importance, si l'on tient compte du témoignage des voyageurs les plus éclairés, suivant lesquels il existe dans le Nippon un bouddhisme *ascétique*, basé sur des principes de métaphysique aussi solides que profonds, et éminemment supérieur au bouddhisme vulgaire de la Chine et des autres parties de l'Asie orientale.

Je n'entreprendrai point d'appeler votre attention sur des détails d'interprétation pour lesquels M. Gochkiévitch et moi ne sommes pas absolument d'accord; de telles discussions m'entraîneraient trop loin, et d'ailleurs il est certains cas pour lesquels il serait impossible de rien arrêter quant à présent, les textes dont nous aurions besoin nous faisant généralement défaut.

Somme toute, M. Gochkiévitch a rendu un service incontestable aux lettres orientales en publiant l'ouvrage que vous avez bien voulu soumettre à mon examen, et si cet ouvrage ne renferme pas autant de mots qu'on aurait pu le désirer, si les explications qu'il donne sont parfois insuffisantes, on ne peut nier

qu'il ne soit très supérieur aux publications qui l'ont précédé. C'est assez dire qu'il mérite vos suffrages et vos bienveillants encouragements.

L. de Rosny.

